



HAL
open science

Les singularités paysagères de l'urbain

Xavier Huetz de Lempis

► **To cite this version:**

Xavier Huetz de Lempis. Les singularités paysagères de l'urbain. Cahiers de la Méditerranée, 1999, 59 (1), pp.1-11. 10.3406/camed.1999.1258 . hal-03613112

HAL Id: hal-03613112

<https://hal.science/hal-03613112>

Submitted on 18 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les singularités paysagères de l'urbain

Xavier Huetz de Lempis

Citer ce document / Cite this document :

Huetz de Lempis Xavier. Les singularités paysagères de l'urbain. In: Cahiers de la Méditerranée, n°59, 1, 1999. Paysages urbains (XVIe-XXe siècles). Tome I [Actes du colloque de Grasse, décembre 1998] pp. 1-11;

doi : <https://doi.org/10.3406/camed.1999.1258>

https://www.persee.fr/doc/camed_0395-9317_1999_num_59_1_1258

Fichier pdf généré le 13/05/2018

LES SINGULARITES PAYSAGERES DE L'URBAIN

Xavier HUETZ de LEMPS
C.M.M.C. Université de Nice-Sophia-
Antipolis

L'invention du vocable paysage urbain est récente. Au milieu du XIXe. siècle, les écrivains commencent à employer le mot paysage à propos de la ville, et Baudelaire, après avoir publié le poème "*Paysage parisien*" dans *Les Fleurs du Mal* (1857), déplore, dans sa critique du *Salon de 1859*, :

"l'absence de paysage des grandes villes, c'est-à-dire la collection des grandeurs et des beautés qui résultent d'une puissante agglomération d'hommes et de monuments, le charme profond et compliqué d'une capitale âgée et vieillie dans les gloires et les tribulations de la vie.

Il faut encore attendre quelques décennies (1892) pour rencontrer le premier emploi attesté de l'expression "*paysage urbain*"¹. L'artialisation de la ville, indispensable selon Alain Roger à l'émergence de la notion même de paysage, semble pourtant bien antérieure et même inséparable de l'émergence des premières peintures de paysage au XVe. siècle.

Dans les milieux des sciences humaines, l'emploi de l'expression "*paysage urbain*" et les premières tentatives pour la conceptualiser sont encore plus récents, une vingtaine d'années seulement. En histoire et en géographie, les deux disciplines sur lesquelles nous avons centré notre enquête, la place des paysages urbains est singulièrement limitée. On dispose de remarquables études historiques sur l'émergence de paysages comme le rivage (Alain Corbin), la montagne (François Walter, Philippe Joutard, Numa Broc...) ou la forêt (Marcel Calvez, Bernard Kaloara...) mais les paysages urbains n'ont pas bénéficié de la même attention.

Dans les manuels classiques de géographie urbaine, soit les paysages urbains ne sont même pas évoqués (cf Jacqueline Beaujeu-Garnier *Géographie urbaine*. Paris : Armand Colin, 1995, 350 p.), soit le vocable est employé mais le contenu correspond aux classiques entrées de l'urbanisme et de l'aménagement (Paul Claval *La logique des villes. Essai d'urbanologie*. Paris : LITEC, 1981, 633 p. , chapitres 13 et 14), soit l'expression n'est pas utilisée alors que l'auteur traite de fait des paysages urbains (cas de Jean Bastié et Bernard Dézert *La ville*. Paris : Masson, 1991, 416 p. , chapitres 29 et 30).

Cet ostracisme relatif n'est pas pour autant une spécificité des historiens et des géographes. Ainsi, toutes les approches théoriques du paysage intègrent clairement les paysages urbains dans leur champ d'études mais, dans la pratique, la place qui leur est accordée reste réduite et, en dépit de certaines

¹ - Dans l'Avertissement de *Bruges-la-Morte* de Georges Rodenbach.

affirmations catégoriques ², on reste sur l'impression que les paysages urbains ne sont des paysages que "*par extension*", pour reprendre la définition du *Petit Robert*.

Le but de cette étude est de tenter d'expliquer d'une part pourquoi les paysages urbains semblent plus difficiles à "apprivoiser" que la montagne ou les déserts et, d'autre part, pourquoi ils constituent un objet de recherche encore mal assuré. L'hypothèse centrale de ce travail est que la ville présente un certain nombre de singularités paysagères, au niveau de l'objet comme du regard. Elle reprend et tente d'approfondir une remarque, à nos yeux essentielle, d'Augustin Berque :

Le problème, c'est qu'en parlant de "paysage urbain", l'on fait de la ville l'unique élément de la représentation, picturale ou mentale. La partie devient alors le tout. Or cela ne va pas de soi. Il y a là un véritable changement de sens. ³

I - DE VRAIS PAYSAGES ? OU DE SIMPLES PAYSAGES "PAR EXTENSION" ?

1 - La distance

Un des principaux apports de l'école française des paysages a été de montrer que l'émergence d'une culture paysagère s'accompagnait d'une mise à distance de l'objet. L'exemple du paysan qui ne disposerait pas de l'outillage mental pour percevoir que son lieu de travail et de vie constitue un paysage reconnu a été maintes fois repris tant il symbolise ce nécessaire détachement :

Il lui manque, dès lors, cette dimension esthétique, qui se mesure, semble-t-il, à la distance du regard, indispensable à la perception et à la délectation paysagères ⁴.

2- Provoquant alors par jeu l'amateur de nature-nature, je pourrais avancer que le paysage urbain est plus nettement paysage que le paysage agreste et naturel... sa construction est plus marquée, plus construite, plus contraignante encore (Anne Cauquelin *L'invention du paysage*. Paris : Plon, 1989, 181 p., p. 133) ou sans craindre le paradoxe ni la contradiction, j'affirmerais volontiers que "paysage urbain" est un pléonisme et qu'en conséquence il n'y a de paysage qu'urbain (Françoise Chenet-Faugeras " L'invention du paysage urbain " dans " La ville et son paysage " numéro spécial de *Romantisme*, n°83, 1994, p. 27-37.

3 - *Les raisons du paysage de la Chine antique aux environnements de synthèse*. Paris : Hazan, 1995, 192 p., p. 132.

4 - Alain Roger *Court traité du paysage*. Paris : Gallimard NRF, Bibliothèque des Sciences Humaines, 1997, 204 p., p. 24-27. Voir aussi Henri Cuenca "Approches du concept de paysage." dans Alain Roger, s. d. *La théorie du paysage en France (1974-1994)*. Seyssel : Champ Vallon, coll. Pays/Paysages, 1995, 464 p., p. 168-181 et Augustin Berque *Les raisons du paysage... op. cit.* p. 58.

On pourrait donc supposer que la perception des paysages urbains a été plus tardive parce que les citadins manquaient de recul pour inventer et apprécier des paysages trop proches, trop concrets, trop familiers, trop utilitaires ⁵. Bien plus, cet aveuglement expliquerait en partie l'actuel malaise "paysager" :

" (...) disposons-nous des modèles qui nous permettraient d'apprécier ce que nous avons sous les yeux ? Non, semble-t-il. Nous serions devant nos villes et même nos campagnes, dans le même dénuement perceptif (esthétique) qu'un homme du XVIIe. face à la mer et à la montagne" ⁶

2 - La Nature

La place accordée à la nature dans la culture paysagère européenne est un second obstacle à l'émergence des paysages urbains, la ville ne pouvant prétendre à être "naturelle" puisqu'elle est le lieu de l'artifice par excellence. L'importance de ces modèles bucoliques, de ces images paisibles, idylliques et champêtres (même si les spécialistes ont fort justement insisté sur l'importance de l'humanisation de ces espaces) a certainement contrarié l'émergence des paysages urbains :

"L'usage renâcle encore à associer l'idée de ville à celle de paysage ; laquelle, en effet, continue de connoter fortement la nature et la ruralité" ⁷.

La célèbre définition de "paysage" du *Petit Robert* souligne clairement la pesanteur de cet usage, au moins dans la peinture :

"tableau représentant la nature et où les figures (d'hommes ou d'animaux) et les constructions ("fabriques") ne sont que des accessoires" .

Les paysages consacrés, même s'ils intègrent l'humanisation de la nature, ne laissent donc guère de place aux hommes alors que ces derniers peuvent difficilement être abstraits d'un paysage urbain.

Cette tradition explique sans doute la très (trop?) large place faite, dans nos sources comme dans les études de paysages urbains, au site et aux espaces verts quelle que soit leur extension ⁸ : par ce biais, on continue de se raccrocher à la nature, même si tout le monde s'accorde à reconnaître son caractère artificiel ou aménagé. Enfin, les espaces verts sont reproductibles d'une ville à l'autre et on peut comparer les sites entre eux...

5 - Voir en particulier Augustin Berque *Les raisons du paysage... op. cit.* p. 139-140.

6 - Alain Roger Court *traité... op. cit.* p. 27

7 - Augustin Berque *Les raisons du paysage... op. cit.* p. 132.

8 - Voir, par exemple, l'importance accordée aux jardins dans l'article "paysage" du *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* de Pierre Merlin et Françoise Choay (Paris : PUF, 1996 (2e. éd.), 864 p.).

Cette "*verdolâtrie*", cette "*obsession du vert*"⁹ a souvent reflété un véritable sentiment anti-urbain et moralisateur, les auteurs n'associant des valeurs positives (harmonie, émotion...) qu'aux paysages ruraux¹⁰. Plus simplement, certains observateurs, certains voyageurs ont sans doute négligé la description des villes pour répondre aux attentes supposées de leurs lecteurs. Le phénomène est très sensible dans les descriptions des contrées lointaines au XIXe. siècle : le véritable exotisme est dans les campagnes ou mieux encore dans la nature sauvage ; les villes, il est vrai, tendant à singer de plus en plus les modèles européens.

3 - La durée

Les paysages urbains se singularisent aussi des autres types de paysages parce qu'ils sont fragiles, périssables et renouvelables. Bien sûr les paysages "naturels" connaissent aussi des modifications mais le fait même que l'on s'alarme des dégradations qu'ils peuvent subir souligne qu'on voudrait les voir immuables... :

*Tout se passe comme si le paysage le plus représentatif était le décor garant d'une durée, d'un enracinement chronologique sur les lieux mêmes du foyer central de l'histoire nationale, où se mêlent la nature et les marques du temps.*¹¹

Par opposition, la ville serait *le lieu particulier des changements et du caprice*¹² puisqu'ils connaissent d'irréversibles modifications du fait de l'évolution rapide (relativement aux paysages "naturels") de l'objet et du regard. Il est inutile d'insister ici sur les modifications radicales ou surnoisées que peuvent connaître les paysages urbains du fait des destructions, de l'apparition de nouvelles fonctions, de nouveaux aménagements ou de nouveaux usages. La nécessité de mettre en place des Zones de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager (ZPPAUP) étendues souligne d'ailleurs cette grande fragilité.

L'évolution rapide des références artistiques, sociales et culturelles associées aux paysages est tout aussi remarquable. L'exemple de l'haussmannisation est bien connu : la notion de "paysage urbain" apparaît justement à l'époque des grands travaux de Paris et, même si le paysage d'un Paris médiéval a pu survivre dans la mémoire collective, les paysages décrits par certains artistes ont déjà disparu ou sont condamnés au moment où ils écrivent. Pourtant, ce Paris haussmannien a été rapidement approprié par

9 - Les deux expressions sont d'Alain Roger (*Court traité... op. cit.* p. 134).

10 - Françoise Cachin " Le paysage du peintre " dans NORA (Pierre, s. d.) *Les lieux de mémoire. II La Nation. t. I chap. " Paysages "*, p. 436, 444.

11 - Françoise Cachin " Le paysage du peintre " *op. cit.* p. 437.

12 - Marcel Roncayolo "Le paysage du savant " dans NORA (Pierre, s. d.) *Les lieux de mémoire. II La Nation. t. I chap. " Paysages "*, p. 521.

d'autres artistes et aujourd'hui personne ne mettrait en doute la nécessité de le préserver dans la mesure du possible.

De même, les grandes villes ibéro-américaines ont longtemps cherché à copier la modernité européenne en sacrifiant le patrimoine architectural et urbanistique de l'époque coloniale, avant de prendre conscience de l'intérêt culturel et touristique qu'elles avaient à le préserver, à le restaurer voire à le reconstruire ¹³.

Ces exemples semblent même suggérer que les paysages urbains doivent être sérieusement menacés pour être appréciés...

II - UNE APPROCHE "IMPRESSIONNISTE" ?

1 - L'échelle : Quels espaces urbains d'une ville méritent d'être qualifiés de paysages ?

Il y a seulement quelques années, l'emploi massif du mot "paysage" masquait mal les nombreuses et profondes divergences de fond entre disciplines et entre spécialistes d'une même discipline. Ces incertitudes conceptuelles se sont largement dissipées dans les deux ou trois dernières années grâce à la publication de recueils très utiles (Alain Roger *La théorie du paysage en France*, Michel Collot *Les enjeux du paysage*) ou de brillants essais qui ne divergent plus que sur des points de détail (Augustin Berque *Les raisons du paysage*, Alain Roger *Court traité du paysage*) ¹⁴.

La réflexion théorique des géographes illustre à merveille ce processus de clarification. Tout ou presque a été dit sur les difficultés des géographes, si à l'aise dans l'étude des paysages ruraux, à l'heure d'aborder les paysages urbains ¹⁵ et nous nous contenterons simplement d'insister sur les conceptions actuelles et les problèmes qu'elles soulèvent.

Pour simplifier, le paysage urbain des géographes a été tenu, dans un premier temps, pour "une combinaison concrète où interviennent un grand nombre de faits" (*Dictionnaire de la Géographie* p.348-349). Cette approche

13 - Augustin Berque étudie d'autres phénomènes du même type aux pages p. 137-140 des *Raisons du paysage... op. cit.*

14 - Ces incertitudes conceptuelles ne semblent pas être une spécificité française (voir Jean-Pierre Poussou " L'histoire urbaine des îles britanniques aujourd'hui : bref essai de synthèse " dans Jean-Louis Biget et Jean-Claude Hervé (éds.) *Panoramas urbains. Situation de l'Histoire des Villes.* Paris : ENS Editions et Ophrys, coll. Sociétés, Espaces, Temps, 1995, 348 p., p. 85).

15 - Voir par exemple les travaux récents de Guy Burgel et Jacques Van Waerbeke dans Michel Collot (éd.) *Les enjeux du paysage.* Bruxelles. Editions Ousia, 1997, 368 p., p. 297-306 et p. 307-319, ou les nombreuses contributions de géographes réunies dans Alain Roger, s. d. *La théorie du paysage... op. cit.*

ne se distinguait guère de l'étude de la morphologie (au sens large, y compris dans ses données sociales), elle permettait d'étendre la notion à l'ensemble de l'espace urbain, d'appréhender la complexité des correspondances entre les espaces urbains et d'aboutir à des explications globales ou au moins à des typologies. La perception de cet espace n'était pas a priori exclue de cette étude mais elle n'était pas centrale. L'ouvrage de Sylvie Rimbert est un bon exemple de cette approche ¹⁶.

Nul besoin de souligner que l'histoire et l'historien trouvaient très facilement leur place dans ce type d'études.

L'intérêt de cette approche de la réalité au premier degré n'a pas été remis en question mais, en revanche, les géographes semblent d'accord aujourd'hui pour considérer qu'elle ne peut être qualifiée d'étude de "paysages urbains", comme le dit avec force Augustin Berque :

Le paysage n'est pas l'environnement (souligné dans le texte) et, plus loin, : "*L'environnement, c'est le côté factuel d'un milieu (i. e. de la relation d'une société à l'espace et à la nature) ; le paysage, c'est le côté sensible de cette relation. De ce fait, le paysage dépend d'une subjectivité collective.*" ¹⁷

La réalité devient donc seconde, au profit de son interprétation socio-culturelle. Cette reconnaissance de l'importance du regard, de la perception et de l'artialisation permet aux géographes de se rapprocher des autres spécialistes du paysage mais, à mon avis, elle a des conséquences essentielles sur les dimensions de l'objet étudié et sur les méthodes pour l'appréhender, pour le géographe comme pour l'historien.

La première implication, essentielle, est que tout espace urbain ne constitue pas un "paysage" et que même, au total, les paysages urbains sont plutôt rares. On peut même parfaitement avancer que certaines villes n'avaient pas de paysages urbains, soit parce que la notion même de paysage n'existait pas dans la société qui les a bâties et que les rapports de l'homme à son environnement s'élaborait selon d'autres modalités que celles du paysage, soit parce qu'aucune composition n'avait servi de support à une artialisation.

Le géographe comme l'historien sont donc amenés à ne qualifier de paysages que les combinaisons spatiales considérées par les contemporains comme symboliques et emblématiques de la ville étudiée (un quartier, la ville

¹⁶ - Voir aussi Marcel Roncayolo *La ville et ses territoires*. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 1990, 278 p., p. 90.

¹⁷ - "De paysage en outre-pays." dans Alain Roger, s. d. *La théorie du paysage... op. cit.* p. 346, voir aussi du même auteur *Les raisons du paysage* p. 22. *Le Dictionnaire de la Géographie* penche aussi clairement pour l'analyse des "images mentales construites par l'individu à partir des signes supports de son repérage dans la cité" (Paris : PUF, 1971, 511 p., p. 348-349).

vue de tel ou tel point de vue ¹⁸ etc.), d'un type de ville (la ville industrielle par exemple), ou de la Ville en général ¹⁹.

Seuls les éléments concrets qui sont le support des représentations doivent donc être pris en compte, les autres espaces urbains devenant des proto-paysages (pour reprendre le concept d'Augustin Berque²⁰), des paysages "dormants" qui peuvent, un jour, faire l'objet d'une reconnaissance et d'une valorisation du regard et prétendre à s'ajouter à la liste des paysages institués.

Indiscutablement, il n'est pas facile pour un spécialiste des villes d'adopter ce "regard de myope" que suppose une telle analyse des paysages et cette dernière heurte, au moins à première vue, quelques principes de l'analyse scientifique de l'urbain. Tout d'abord, cette approche limite les possibilités de comparaisons, de typologie ou de généralisation : chaque paysage de ville a une composition propre et deux villes à la morphologie semblable ont pu être l'objet d'appréciations esthétiques très différentes.

De plus, les géographes et les historiens ont l'habitude de travailler sur des éléments concrets, fonctionnels, avec l'espoir de comprendre et de faire comprendre la complexité des réalités objectives et de prendre en compte, dans leurs analyses, l'intégralité des phénomènes qui les sous-tendent.

Or, une étude des paysages urbains, par définition, ne porte que sur une faible partie de l'espace urbain et, les structures, les réseaux, les systèmes, les flux immatériels etc. disparaissent au profit d'une géographie ou d'une histoire des apparences, des reflets.

L'observation *in situ* de ces paysages, pour le géographe, ou la lecture d'un récit de voyage, pour l'historien, ne peuvent même pas prétendre à être plus qu'une simple prise de contact avec les réalités : un bon plan ou les délibérations du conseil municipal sont des sources d'un meilleur rendement pour ce qui est de l'étude des réalités urbaines.

Bien plus, l'historien ou le géographe n'a aucune prise sur le choix de son objet d'étude et les critères de sélection des portions de l'espace urbain reconnues comme des paysages sont bien éloignés des critères scientifiques puisqu'ils semblent résulter d'un choix de "parti pris" :

18 - Voir par exemple l'analyse du tableau "Marseille vue des Aygalades" (E. Coulange-Lautrec, 1894) par Marcel Roncayolo dans les premières pages de *L'imaginaire de Marseille. Port, ville, pôle*. Tome V de l'*Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIXe. -XXe. siècles*. Marseille : Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, 1990, III+368 p. et l'article de Pierre-Yves Saunier " Haut-lieu et lieu haut : la construction du sens des lieux. Lyon et Fourvière au XIXe. siècle." *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 40, n°2, 1993, p. 202-227.

19 - Voir, par exemple, l'enceinte et les rues comme symboles de la puissance et de la richesse des villes de la France moderne dans l'étude de Christine Lamarre " Du paysage urbain emblématique au paysage urbain sensible : la part du XVIIIe. siècle. " in *Evolution et représentation du paysage de 1750 à nos jours*. Actes du festival d'histoire de Montbrison, 28 IX - 6 X 1996, 1997, p. 45-56.

20 - Voir *Les raisons du paysage... op. cit.* p. 123.

Il est de "parti pris" puisqu'il résulte d'une convention imposée culturellement qui baptise "paysage" avec toute une série de valeurs esthétiques, commerciales, voire idéologiques, tel "assemblage" plutôt que tel autre ²¹.

2 - Les sources

L'étude d'un paysage urbain passe par l'utilisation d'un corpus atypique et hétérogène ²². Cette hétérogénéité est même indispensable puisque il convient de prendre en compte le plus grand nombre de moyens de l'artialisation et de la diffusion du paysage, ces derniers étant de plus en plus nombreux à mesure que l'on avance dans le temps. La maîtrise des techniques d'analyse de documents que les historiens ou les géographes n'ont guère l'habitude de manipuler pose un problème évident.

Au sein de chaque série, l'hétérogénéité est toute aussi grande : il est difficile et même dangereux de mettre sur un pied d'égalité des œuvres de qualité artistique très différente et qui ont pu avoir une postérité et une influence très variables. Tous les travaux portant sur l'histoire des paysages autres qu'urbains ont justement souligné l'importance de quelques "inventeurs" qui font naître et imposent les références qui permettent la symbolisation du lieu. Tout comme la découverte des paysages suppose une hiérarchisation de l'espace, toutes les représentations au sein d'un corpus de même nature ne se valent pas.

L'utilisation des représentations littéraires des paysages illustre bien ce problème : l'étude de Pierre Citron des images poétiques associées à Paris au XIX^{ème} siècle adopte une démarche globale où l'ensemble du corpus est analysé sans hiérarchie mais l'auteur est finalement contraint de consacrer des chapitres séparés à des écrivains irréductibles à la masse (Balzac, Hugo, Baudelaire...).

De même, les jugements portés sur ces espaces et les réflexions menées à partir de leur observation peuvent paraître subjectifs voire imaginaires à un spécialiste de la ville. L'exemple des représentations littéraires du paysage est à nouveau très parlant : chez les écrivains les plus réputés, la part de l'imaginaire par rapport à celle du réel devient prépondérante, voire écrasante. Souvent, l'ancrage matériel de la description de l'auteur est rapidement et systématiquement déréalisée au profit de considérations personnelles ou d'un point de vue sur le monde qui ne sont bien évidemment pas les reflets des valeurs communes, même si les représentations collectives ont pu influencer au

21 - Françoise Chenet-Faugeras " Le paysage comme parti pris. " in Alain Roger, s. d. *La théorie du paysage... op. cit.* p. 275.

22 - Sur le problème des sources, on peut consulter Alain Cabantous " La mémoire du voyageur. Sociétés et espaces littoraux des XVII^e. - XIX^e. siècles. " in Michel Collot (éd.) *Les enjeux du paysage op. cit.* p. 281-296.

préalable l'auteur²³. L'écrivain peut même volontairement passer à côté de paysages reconnus²⁴ ou "artialiser" des espaces méprisés par leurs contemporains²⁵.

Des sources comme les guides ou les récits de voyage posent des problèmes inverses. Si elles offrent de très précieuses visions exogènes des paysages, elles sont construites selon des schémas qui limitent consciemment ou inconsciemment la liberté de l'auteur. Elles sont donc trop souvent répétitives et les ruptures chronologiques sont rarement bien marquées : les mêmes vucs à voir, les mêmes sentiments à éprouver, les mêmes itinéraires... alors que les supports matériels du paysage et la ville en général ont profondément évolué.

Ainsi, le traitement statistique des mots, des images ou des sujets abordés se révèle souvent très décevant. En revanche, ce type de sources montre clairement que l'on ne doit pas attendre de nos sources qu'elles "esthétisent" ou "symbolisent" systématiquement les espaces décrits. La description d'une ville s'accompagne très souvent de considérations générales sur sa population, son économie, les mœurs de ces habitants mais ces données "objectives" contribuent autant à la construction du sens des lieux que de belles métaphores ou des anecdotes pittoresques.

Enfin, les paysages urbains sont sélectionnés, inventés par les élites savantes et artistiques. Il faut donc accepter, au moins dans un premier temps, de faire l'histoire "par le haut" alors que les tendances les plus novatrices de l'histoire urbaine nous pousseraient plus tôt à écrire l'histoire "par le bas" et donc de s'intéresser au moins autant aux masses qu'aux élites.

Au total et en poussant le raisonnement, on peut même avancer que les sources employées nous apportent plus sur leurs auteurs ou au mieux sur leur groupe social et ses récepteurs que sur l'objet représenté : en étudiant les paysages urbains, on ferait moins de l'histoire urbaine que de l'histoire

23 - Voir, par exemple, Pierre Citron *La poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*. Paris : Les Editions de Minuit, 1961, 2 vol. , 437+530 p., vol. I p. 387 ; Claude Pichois et Jean-Paul Avicé *Baudelaire. Paris*. Paris : Editions Paris-Musées et Quai Voltaire, 1993, 223 p., p. 134 ; David Scott " La ville illustrée dans les *Illuminations* de Rimbaud " *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 92e. année, n°6, 1992, p. 967-981, p. 981 ; Jean Burgos " La fabrique du paysage apollinarien " dans Michel Decaudin (éd.) *Du paysage apollinarien. Actes du 15e. congrès de Stavelot (30 août-1er septembre 1990)*. Paris : Lettres Modernes, Archives des Lettres Modernes n°246, 1991, 125 p., p. 99-123.

24 - Plus précisément, qu'apercevons-nous de Pau dans le texte de Barrès ? A la vérité rien, ou presque rien. Une topographie lacunaire laisse dans l'ombre la ville, ses vieilles rues et ses hôtels modernes. A peine le château est-il mentionné. Pau se réduit dans le texte de Barrès aux allées ombragées qui dominent le Gave (...) Claire Bompaire-Evesque " Maurice Barrès et Pau" dans Hélène Charpentier (éd.) *Villes en Gascogne. 6e. colloque de Littérature Régionale*. Bordeaux. Université de Pau et des Pays de l'Adour, Département d'Etudes Régionales, Presses Universitaires de Bordeaux, 1989, 399 p., p. 151

25 - Par exemple, chez Joris Karl Huysmans ou Apollinaire, les "paysages" chlorotiques de la zone.

culturelle et des mentalités, moins de la géographie urbaine que de la géographie culturelle.

III - UNE APPROCHE COMPLÉMENTAIRE ?

Comprendre (...) *les déterminations culturelles, sociales et historiques de la perception - autrement dit, ce qui construit la subjectivité humaine* ²⁶ ne suppose pas pour autant que les méthodes scientifiques doivent être oubliées sous le prétexte de la "subjectivité" apparente des sources. La critique des documents suppose au contraire une parfaite maîtrise globale de la ville ou des villes prises en compte.

En effet, les espaces sélectionnés par le regard, les représentations qui en sont données, les intentions des auteurs-observateurs ne peuvent se comprendre qu'au regard des espaces négligés, oubliés ou dépréciés. La parfaite connaissance des entrées "classiques" de l'histoire et de la géographie urbaines est donc indispensable pour distinguer la simple description de la représentation.

Les paysages urbains nous amènent aussi à dépasser la "simple" analyse des représentations car ils ne peuvent être dissociés des opérations d'aménagement et d'urbanisme. Ce lien est clair lorsque ces dernières modifient le paysage lui-même (on a déjà évoqué les lamentations face à l'haussmannisation de Paris) mais la relation est aussi inverse et la perception des paysages urbains influence les politiques urbaines.

L'histoire de cette volonté de contrôle esthétique de l'espace, si évidente dans les politiques actuelles de préservation et de valorisation des paysages classés, n'a sans doute pas reçu toute l'attention qu'elle mérite ²⁷ alors que l'importance des enjeux peut justement amener les différents acteurs à préciser leurs conceptions esthétiques et la hiérarchie de leurs valeurs.

Enfin, la circulation des valeurs paysagères agrandit encore le champ des analyses. Les paysages urbains, ou plus exactement certains paysages urbains, "inventés" par les élites peuvent être "apprivoisés" par d'autres couches de la population grâce à la diffusion de la tradition esthétique nécessaire à leur compréhension ou plus prosaïquement par un simple phénomène de mimétisme. On est alors très proche de l'étude des identités

²⁶ - Augustin Berque *Les raisons du paysage... op. cit.* p. 22.

²⁷ - Voir Bernard Kalaora " Les salons verts : parcours de la ville à la forêt. " dans Alain Roger (éd.) *La théorie du paysage... op. cit.* p. 109-132, LIZET (Bernadette) " Naturalistes, herbes folles et terrains vagues " dans " Crise du paysage " numéro spécial d'*Ethnologie française*, n°3, 1989, p. 253-272 et Françoise Choay *L'allégorie du patrimoine.* Paris : Seuil, 1996, 266 p.

urbaines ²⁸ même si l'histoire des mécanismes de diffusion des réseaux socio-culturels, des idéologies qui la sous-tendent est difficile à écrire ²⁹.

La transmission des valeurs paysagères urbaines d'une aire culturelle à une autre doit aussi être prise en compte. La diffusion des modèles urbains européens aux XIX^{ème}-XX^{ème} siècles, par exemple, ne se limite pas à l'exportation de nouvelles préoccupations (hygiène, accessibilité...) et de nouvelles solutions techniques et urbanistiques : elle s'accompagne de la transmission d'un nouveau regard et de nouvelles valeurs esthétiques ³⁰.

A l'issue de ce rapide exposé, les singularités paysagères des villes semblent suffisamment nombreuses et marquées pour revendiquer leur originalité et légitimer des méthodes d'analyse spécifiques, sans les mélanger (au moins dans un premier temps) et en fait les noyer dans les paysages en général.

L'analyse du paysage urbain, par-delà son utilité pour la compréhension du paysage en général, semble indispensable pour parvenir à une connaissance aussi globale que possible du phénomène urbain.

Il est en effet une composante importante, mais sans doute d'une importance très variable en fonction de la ville prise en compte, des représentations et des idéologies de la ville. Il ne s'agit pas de découvrir des recettes infallibles pour construire des lieux qui soient immédiatement et unanimement reconnus mais plus modestement de comprendre pourquoi et comment certains lieux peuvent, par une alchimie complexe, "parler" aux sociétés qui les habitent ou les visitent.

28 - Pierre-Yves Saunier " Haut-lieu et lieu haut... " *op. cit.*

29 - Pierre-Yves Saunier " Haut-lieu et lieu haut... " *op. cit.*

30 - Voir, par exemple, Catherine Coquery-Vidrovitch et Odile Goerg (éds.) *La ville européenne outre mers : un modèle conquérant ? (XVe. -XXe. siècles)* Paris : L'Harmattan , coll. Villes, histoire, culture, société, 1996, 301 p. et les nombreux travaux sur les villes brésiliennes au tournant des XIX^e. et XX^e. siècles : Jeffrey D. Needell *A Tropical Belle-Epoque. Elite Culture and Society in Turn-of-the-Century Rio de Janeiro.* Cambridge : Cambridge University Press, 1987, XVIII + 351 p. ; Heliana Angotti Salgueiro *La casaque d'arlequin. Belo Horizonte, une capitale éclectique au XIX^e. siècle.* Paris : Editions de l'EHESS, 1997, XIV+474 p. ; Maria Adélia De Souza *São Paulo. Ville mondiale et urbanisme français sous les tropiques.* Paris : L'Harmattan, 1998, 163 p.